

puisque les idées ne la donnent pas et que l'esprit de l'homme ne la possède pas ? Evidemment un autre esprit que le nôtre est en nous, un autre esprit nous anime, un autre esprit nous garde, un autre esprit nous parle, l'esprit qui s'était retiré de l'homme à Babel et qui est revenu le jour de la Pentecôte : l'esprit de Dieu ! Le monde est Babel, l'Eglise est la Pentecôte. Si Dieu n'est pas dans l'Eglise, ce sera quelque autre chose, mais à coup sûr ce ne sera pas l'homme.

J'ai poussé jusqu'à l'extrême, Messieurs, l'analyse des causes qui expliquent le mystère de l'unité catholique. Je m'arrêterai encore un instant pour dire un dernier mot au rationalisme.

Le rationalisme nous reproche souvent de manquer de justice à son égard. Il semble croire que nous lui constatons le domaine entier de la vérité, comme s'il était incapable de découvrir ou d'affirmer jamais une seule idée vraie; nous n'allons point jusque-là. Mais, quoiqu'il en soit de ce point, la question entre lui et nous est aussi une question de souveraineté. Nous lui disons qu'eût-il la vérité tout entière, eût-il même, s'il est possible, plus de vérité que l'Eglise n'en possède, il ne raillierait point les esprits dans une unité stable, telle quelle est nécessaire à la vie de l'humanité, parce que le rationalisme le plus sincère et le plus religieux n'est qu'un effort de l'homme en faveur de l'homme, une tentative de souveraineté destinée à se briser toujours contre l'immense force schismatique qui est malheureusement en activité dans le monde moral. Nous ne réclamons pas même pour nous, et tant qu'hommes, cette souveraineté qui échappe depuis six mille ans aux mains du rationalisme; nous savons qu'aucun esprit n'est le souverain d'un autre esprit. Nous professons qu'il est impossible, même à Socrate et à Platon, de se faire un seul disciple, et, à plus forte raison, un seul sujet. L'unité de l'Eglise est pour nous un phénomène divin, le plus grand de tous, et qui ne s'explique que par la présence perpétuelle de l'esprit de Dieu au milieu de nous. Nous croyons que Dieu s'est réservé la souveraineté intellectuelle, et que tout essai pour s'en emparer n'aboutira jamais qu'à la servitude des hommes par l'autocratie, ou à leur ruine par le doute et la négation. Ces deux épreuves, du reste, sont nécessaires à la glorification de l'unité catholique, afin qu'assaillie toujours par des imitateurs armés de la science ou du casque, elle passe au milieu de leurs complots sans faillir à sa destinée, toujours vierge, toujours mère, toujours reine, et voyant s'évanouir en elle les espérances d'une rivalité qui ne la suit toujours que pour la couronner toujours.

Il n'y a pas bien longtemps que, dans la foule des politiques, des lettres et des philosophes, on pouvait se demander avec orgueil ce qu'était devenue la religion catholique. En France, vaincue par la caricature; en Angleterre, croyance des parias d'Irlande, étouffée comme eux par la législation; en Espagne, atteinte de relâchement, et en Italie, attaquée, du moins on le croyait, d'une incurable torpeur; sécularisée en Autriche, profondément méconçue et dédaignée de l'Allemagne protestante, presque tolérée par les mépris du schisme grec, sectée à peine visible parmi les sectes de l'Orient, germe fragile autant qu'ignoré dans les vastes territoires des Etats-Unis; par tout confinée aux plus humbles soins domestiques, comme une épouse méprisée que l'on garde par grâce au logis, elle ne comptait plus dans la famille et dans la maison; c'était fini; tellement fini qu'on ne voyait guère moins de bassesse à l'outrager que d'imbecillité à lui rendre hommage, et que les chefs et les conducteurs des esprits, les grands professeurs, les grands historiens, les penseurs, l'honoraient parfois de quelque protection contre les mauvais traitements de leur livrée. Seule, cette livrée, très insolente et très signare, menait encore le combat contre l'Eglise en déroute. Des compilateurs sans nom, qui commentaient les nouvelles éditions de Voltaire, tels étaient les capitaines qu'on opposait au catholicisme: ils paraissent suffire contre un tel ennemi, et même on leur reprochait de le trop accabler. En 1825, M. de Maistre passait pour fou, et M. de Bonald pour naïf; sur la parole du *Constitutionnel*.

Aujourd'hui, l'on cherche dans quelle contrée de l'Europe et dans quel recorn du monde connu le sentiment religieux, qui est le plus souvent un sentiment catholique, n'est pas ou ne va pas devenir l'objet principal des préoccupations publiques, l'élément des transformations sociales futures, le refuge des libertés, l'espérance des peuples, l'obstacle des gouvernements assez mal inspirés pour le haïr. A la même heure, l'idée religieuse reparait sur la scène politique en vingt pays différents, et vient prendre le premier rôle dans ce solennel débat de tous les intérêts, de toutes les passions, de toutes les doctrines; d'où elle fut naguère presque entièrement exclue. Les enfants d'il y a vingt ans, devenus hommes, choqués et tourmentés des mensonges qui avaient abusé leur jeunesse ont questionné l'Eglise catholique: dans cette république en butte aux mépris de la valetaille et des concubinaires, ils ont reconnu leur mère; ils sont pris pour elle d'un invincible amour; ils ont dit qu'il la remettraient à son rang de puissance et d'honneur. Ce ne sont plus que quelques indignes écrivains qui, pour la combattre, surchargent d'ordures de vieux recueils d'injures et de faussetés; ce n'est plus seulement le ban et l'arrière-ban de la basse littérature qui s'occupent d'accroître l'obscurité et sordide amas de calomnies légué à l'incrédulité militante par le siècle de Voltaire. L'élite des philosophes entre en campagne, bannière haute, traînant après soi l'armée furieuse des pédagogues et la fleur des hommes d'Etat. Rien qu'à ce nombre et qu'à cet acharnement, on peut juger combien l'Eglise est devenue forte, combien de domaines elle reprend

dans son vaste empire, à combien d'intérêts méchants, de passions mauvaises et de vils négoces elle ose s'attaquer.

Un travail de Dieu la multiplie: elle est dévouée, féconde, inépuisable. Chaque année elle laisse un plus grand nombre de missionnaires s'échapper de son sein, où le levain du Calvaire fermenté comme au premier jour. Il faut compter par centaines ces conquérants légués au martyre, qui commencent leur course où finit celle des plus hardis voyageurs. Sans regarder derrière eux ni devant eux, sans demander d'autres secours qu'une prière, assurés de mourir obscurément au milieu des fatigues ou des tortures, ils s'arment d'un crucifix et d'un bréviaire et se lancent à la poursuite des âmes dans la profondeur des contrées inconnues. Dieu, qui suscite ces merveilleux courages, les bénit. Le missionnaire succombe, mais il a fondé une église, et son sang n'appelle pas longtemps un successeur. Chose presque inouïe dans les annales pourtant si riches du christianisme! des femmes même se vouent à ce lointain et viril apostolat. Sous la conduite d'un prêtre, quelquefois seules, elles quittent leur patrie, leur famille, leur cloître; elles vont chez les hérétiques, chez les infidèles, chez les idolâtres, chez les sauvages. Elles reçoivent avec la même sérénité les respects de Constantinople et les outrages de Genève; la mer et les naufrages ne les empêchent pas de se rendre aux vœux des peuples de l'Océanie, hier anthropophages, aujourd'hui chrétiens; elles élèvent les Indiens des Montagnes-Roches; elles s'établissent pour toujours, à l'abri de quelques troncs d'arbres, au fond des noirs forêts de l'Amérique du Nord; servante des expatriés et des sauvages, dans ces lieux si misérables qu'on les abandonne pour rien aux malheureux qui cherchent une patrie.

Derrière ces héros de l'Evangile, l'Europe politique et marchande s'avance avec des desseins bien indifférents, et pourtant elle seconde leur œuvre de salut. Poursuivant des plans séculaires ou cédant à des entraînements soudains, mue par des calculs de lucre ou de puissance, obéissant à un inconcevable mélange de concils mesquins et d'intérêts grandioses, tantôt s'abandonnant à des ambitions folles, et tantôt subissant d'incorrigibles nécessités, l'Europe achève les croisades anciennes et en recommence de nouvelles sur un plan infini; elle détruit l'islamisme en Afrique et en Asie, entame l'idolâtrie policée à la Chine et dans l'Inde; et ne laisse au fétichisme lui-même que les repaires où il cherche un refuge entre la lépre et la faim. Sans doute, les gouvernements chrétiens rougissent d'affronter tant de périls et d'aventures dans le but qu'un certain nombre de leurs grands hommes reprochent encore au fanatisme impolitique des croisés et peut-être au courage improductif des missionnaires. Leurs projets sont plus intelligents et leurs motifs bien autrement purs. Là où la vieille Europe fondait des églises et des principautés chrétiennes, n'ayant plus le même Dieu les mêmes barons, ils établissent des comptoirs et des manufactures. François-Xavier, accompagné de quelques Jésuites, parcourut les mers de la Chine, et par sa seule parole il y convertit cent royaumes. Mais Voltaire s'est moqué de François-Xavier, et la dangereuse astuce des Jésuites est connue. Les flottes, le canon, les armées qu'on enverra dans la Chine traverseront l'eau-de-vie française et l'opium anglais contre le thé, la laque et la soie. Il est question d'élever le monde à la civilisation du négoce et de l'industrie, non à celle du christianisme. Mais "l'homme s'agite et Dieu le mène." Ces vues mercantiles de l'Europe moderne, si rapidement servies par l'inquiétude fougueuse des esprits, par l'audace entreprenante des ambitions, par l'insatiable avidité du gain, par le prodigieux développement des sciences, vont plus directement peut-être que l'entraînement religieux du moyen-âge, à la destruction des cultes anti-chrétiens. Ne sont-ce pas, avant tout, ces cultes qui s'opposent aux envahissements de l'Europe? L'islamisme est notre ennemi en Afrique, comme il est celui des Anglais dans l'Inde. Il faudra bien un jour le combattre sur le Liban; ses dernières convulsions au Caire et à Constantinople obligeront les forces chrétiennes d'y étendre étrangement leurs conquêtes. Or, la croix n'est pas accoutumée d'aller moins loin que le sabre, et souvent elle reste lorsqu'il se retire ou s'enfuit. M. de Maistre, ce *Voyant* dont se moqua si fort M. Cauchois-Lemaire, annonçait, sous le règne du *Constitutionnel*, qu'avant cinquante ans on dirait la messe à Saint-Pierre de Genève, à Saint-Paul de Londres, et peut-être à Sainte-Sophie de Constantinople. Beaucoup de ceux qui vivent aujourd'hui peuvent raisonnablement s'attendre à voir, encore plus magnifique, l'étonnant avenir que ce grand homme a salué des bords de son tonbeau. L'auguste sacrifice des chrétiens ne sera pas célébré seulement où il l'a prédit: sous l'égide d'une seconde révolution faite par Voltaire, on l'offre librement et publiquement en de lointains déserts dont il n'a pas même connu les noms; on l'offre à Alger et à Constantine, dans des moquées que la croix désigne et qu'ombrage le drapeau tricolore; on l'offre à Tunis et à Siam; il déploiera ses divines pompes à la Mecque, à Fez, à Pékin, et qui peut dire ce qu'avant cinquante ans le catholicisme anglais accomplira dans la Perse et dans l'Inde.

Suite et fin au prochain numéro.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

Plusieurs ecclésiastiques réunis, le 6 du courant, à St. Benoît, pour assister à un service funèbre que M. Neyron, curé du lieu, faisait célébrer pour le repos de l'âme de sa mère, s'étant formés, dans l'après-midi, en assemblée régulière sous la présidence de messire Paquin, curé de St. Eustache, pour